23, 560/B/2

F. VII
18/f

A ROUEN, chez VALLÉE l'aîné, *Libraire, rue S. Godard*, n°. 22.

On y trouve auſſi des Livres Eſpagnols, Anglais, Italiens, Allemands, & autres en tous genres.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

D'UNE

ATTITUDE.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

D'UNE

ATTITUDE

TRÈS-AISÉE ET TRÈS-NATURELLE,

QUI guérit très-promptement les Fluxions de poitrine, les Rhumes de toute espèce, les Pleurésies, les Fièvres, les Points de côté, qui procure la Circulation du sang, dissipe l'Apoplexie & la Léthargie, &c.; avec la composition d'une Eau que l'on employe en topique contre les maux de Dents, les Migraines, les Rhumatismes, les Vapeurs, &c.

Par M. FRESSON, Bourgeois & ancien Echevin de la Ville de Marle.

NOUVELLE ÉDITION.

A SAINT-QUENTIN.

1784.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

NOUVELLE DÉCOUVERTE

D'UNE

ATTITUDE.

IL paroîtra ſans doute ſurprenant, qu'une Attitude puiſſe procurer des effets ſi merveilleux; je ſuis même perſuadé que le Public n'enviſagera une telle façon de guérir, que comme une fable, & me taxera de viſionnaire. Mais quand il ſaura que ce n'eſt qu'après quinze années d'expérience, tant ſur moi-même que ſur différentes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui, en s'y aſſujettiſſant, ſe ſont trouvé radicale-

ment guéries ; il y ajoutera certainement plus de foi, & ſera tenté d'en faire uſage.

Le ſoulagement que m'a donné l'efficacité de cette attitude, dans les maux ſans nombre que j'ai ſoufferts pendant trois années conſécutives, pendant leſquelles j'ai épuiſé toutes les reſſources de la Médecine, m'a procuré l'avantage d'une ſi belle découverte, & me donne aujourd'hui une occaſion favorable de prouver mon zèle au Public, en lui faiſant part d'un auſſi beau ſecret. Il eſt d'autant plus aiſé de s'en convaincre, que le but que je me propoſe, en le mettant au jour, n'eſt guidé par aucunes vues d'intérêt, ſi ce n'eſt celui de ne pas laiſſer enſevelie dans l'oubli, une découverte qui, ſans être coûteuſe, guérit promptement.

Il faut, pour ſe préſerver facilement des Rhumes de poitrine, de cerveau, & de pluſieurs autres maladies, contracter l'uſage de ne reſpirer l'air que

par le nez, principalement la nuit : vu que l'air reſpiré par la bouche eſt moins pur, s'étant mêlé avec les parties des alimens qui peuvent y être reſtées, ou avec l'air que prend une dent ou un foie gâtés, parce que tout cet air corrompt le ſang : D'ailleurs il eſt beaucoup plus froid à la poitrine, rend la bouche ſèche, excite la fermentation des humeurs, s'oppoſe à la digeſtion & coction de la pituite, aux fonctions de l'eſtomac, au battement ordinaire du cœur, conſéquemment à la circulation du ſang, puiſqu'il ne circule que par ce battement.

Le ſentiment unanime des Médecins, ſelon leurs écrits, eſt que preſque toutes les maladies ne proviennent que de ce que le ſang ne circule qu'avec trop de peine, & qu'il eſt le prince des humeurs, ayant le pouvoir, par ſa circulation, de les calmer dans leur trop grande agitation, & de diſſiper celles fixées, ſans qu'ils nous donnent les moyens de le faire circuler.

Je ſoutiens, par mon expérience, qu'il eſt facile de lui procurer cette circulation, faiſant uſage de cette attitude; que tout le monde peut & doit le faire pour ſa conſervation.

Voici comme on la facilite étant au lit, & comme on s'habitue à ne reſpirer que par le nez, pour ſe préſerver aiſément des maladies de poitrine & autres.

Il faut ſe coucher ſur le côté droit, la tête un peu penchée ſur un chevet paſſablement haut, le corps & les jambes pliées, & la main droite à demi-fermée, & poſée ſur la bouche, pour en recevoir la chaleur. Il eſt certain que dans cette ſituation, on reſpire moins d'air que dans toute autre, que la chaleur de la main, portée au poumon par le paſſage du nez, eſt très-douce, & qu'elle en ouvre le paſſage, facilite la circulation du ſang, diſſipe les humeurs capables de donner le rhume ou fluxion de poitrine, & précipite la digeſtion. Lorſque la digeſtion eſt faite, on peut

ſe coucher ſur le côté gauche, & mettre ſa main gauche près du nez.

Je ſuis rarement enrhumé depuis que j'ai contracté l'uſage de cette habitude, qui m'a coûté ſix mois d'application, tant pour le jour que pour la nuit; & depuis ce temps, dès que je ſuis couché, ma main ſe trouve près de mon nez ſans y penſer, principalement l'hiver, & lorſque j'ai fait plus d'excès qu'à l'ordinaire.

Toutes ces précautions ne ſont pas toujours ſuffiſantes pour garantir du rhume, ni d'autres maladies, à cauſe des différentes circonſtances; mais dès qu'on s'apperçoit qu'on eſt incommodé, ſoit du rhume de poitrine ou de cerveau, de douleurs de poitrine, d'eſtomac, points de côté, &c. il faut, pour en être guéri en quelques heures, étant couché, ſe poſer le corps ſur le coude du bras droit, & de l'autre ſe moucher ſouvent : par cette poſition, attitude, & cette eſpèce d'exercice, on ne reſpire

point la moitié tant d'air, qu'ayant la tête ſur le chevet; par conſéquent le ſang circule beaucoup plus facilement, & ces précautions étant récidivées par intervalle pendant quelques heures, facilitent la circulation, au point de chaſſer les humeurs qui occaſionnent ces maladies, & de calmer conſidérablement la chaleur de la fièvre, pourvu que l'eſtomac ne ſoit point ſurchargé de vin ni d'alimens trop épicés.

On peut encore ſe procurer un bien plus prompt ſoulagement, en l'obſervant étant aſſis dans un fauteuil, s'appuyant ſur un bâton, reſpirant peu, ſans ſe gêner, & en ſe mouchant ſouvent. La promenade, après cet exercice, donnera beaucoup plus de facilité à la circulation du ſang, diſſipera les points de côté & l'indigeſtion, & on arrêtera en un inſtant une fonte d'humeurs que cette maladie cauſe ordinairement.

Ceux qui, par leur tempérament, ſont menacés d'apoplexie, peuvent s'en

garantir, en exécutant exactement cette attitude après le repas, & ſurtout le matin à leur réveil, poſant le corps ſur le coude, & ſe mouchant ſouvent.

La Pleuréſie eſt, ſans contredit, la maladie la plus commune, ſurtout aux perſonnes obligées d'exercer des travaux rudes, & je n'en connois point de plus facile à guérir, dès ſon origine, quoiqu'elle ſoit très-dangereuſe, puiſque les trois quarts des perſonnes en meurent, même celles qui, par la force de leur tempérament, auroient lieu d'eſpérer de vivre un ſiècle.

Il ne s'agit, pour s'en guérir, que de pratiquer ſoigneuſement cette Attitude : je ſuis alors certain que les bons tempéramens en chaſſeront la cauſe en peu d'heures, & que ceux de moindre complexion en recevront un prompt ſoulagement. Je ſuis d'autant plus ſûr de mon fait, que ce n'eſt qu'après des preuves convaincantes & de mûres réflexions, que je hazarde à en faire part

au Public, en assurant une guérison parfaite à quiconque en seroit attaqué.

Elle préserve aussi, après avoir pris une médecine, de la plus grande partie des douleurs qu'elle cause ordinairement.

Elle est pareillement très-salutaire aux femmes enceintes, pour la conservation de leur fruit & de leur santé : je l'ai moi-même conseillée à plusieurs d'entre elles, en les engageant à se servir d'un chevet fort haut, sur-tout après leurs couches : car souvent c'est le grand air qui entre trop précipitamment par la bouche dans le poumon, qui empêche la circulation, arrête le cours de leurs humeurs, & leur cause les divers maux dont elles sont attaquées. J'ose assurer qu'aucune de celles qui en ont fait usage, n'a eu d'accident fâcheux après ses couches.

Les sueurs faites en respirant par le nez & en recevant la chaleur de la main, purifient beaucoup mieux le sang, qu'en

reſpirant par la bouche. J'ai donné ce conſeil à pluſieurs perſonnes malades de fièvre pourpreuſe, & qui en ont été guéries en très-peu de temps.

Des gens dignes de foi m'ont aſſuré avoir fait part de cette manière de ſe guérir, à des perſonnes attaquées de petite vérole, & ces mêmes perſonnes ont eu, en la pratiquant attentivement, très-peu de boutons, & n'en ont point été marquées, parce qu'elle empêche la corruption du ſang.

S'il en étoit de cette maladie comme des autres, & que j'euſſe acquis cette notion par une expérience perſonnelle, j'en parlerois plus ſavamment. Quoi qu'il en ſoit, on peut croire qu'une choſe qui empêche la corruption du ſang, peut bien préſerver de cette maladie, puiſqu'elle ne procède que de cette même corruption.

Je préſume auſſi qu'elle peut calmer également les fièvres malignes; je dis préſumer ſur celles-ci, parce que, com-

me je l'ai déjà dit ci-deſſus, je n'en ai point une expérience parfaite, comme des maladies dont je fais mention; mais ceux qui en ſeront attaqués, ne courront aucun riſque de l'éprouver.

Pour connoître que c'eſt le malade attaqué de Pleuréſie, ou d'autres maladies violentes, qui augmente ſa fièvre, & qui ſe donne lui-même la fluxion de poitrine, par le trop d'air qu'il reſpire par la bouche, il ne s'agit que de l'examiner attentivement; on remarquera qu'il reſpire continuellement grand air par la bouche, qu'enſuite ſa fièvre augmente, & que peu après la fluxion de poitrine paroît. Il eſt certain que ſi un homme ſain & vigoureux reſpiroit de même dans un lit pendant vingt-quatre heures, il s'appercevroit d'un gros rhume, parce qu'il auroit interrompu la circulation de ſon ſang, & occaſionné la fermentation d'humeurs.

Je ſuis certain, en ſuppoſant que tout le monde apprendroit & feroit uſage,

comme moi, de cette attitude, qu'il y auroit inceſſamment dans le royaume, deux tiers moins de malades, & que l'on verroit la plupart des bons tempéramens vivre facilement un ſiècle; car dès qu'une perſonne ne conſerve point de mélancolie, & qu'elle n'a aucune partie noble interne du corps viciée, c'eſt le trop d'air donné au poumon par la bouche, qui lui corrompt le ſang, qui ruine ſa ſanté.

J'ai remarqué que les Chirurgiens ſaignent les malades attaqués de Pleuréſie & Points de côté, juſqu'à huit fois, & ſouvent ſans eſpérance de guériſon; cependant ceux à qui j'ai fait part de ce remède ont été guéris en quatre ou cinq jours, & tous ont été exempts de fluxion de poitrine, quoique pluſieurs d'entre eux n'ayent été ſaignés qu'une fois; mais il faut avoir grand ſoin que le malade ne reſpire point par ſa bouche, & qu'il ait, pendant toute la maladie, la main contre le nez, pour

en recevoir la chaleur, & donner aiſance à la circulation de ſon ſang. On doit encore obſerver que, comme cette attitude peut gêner un peu trop le malade, il faut alors qu'une autre perſonne le ſoulage, en mettant elle-même ſa main bien chaude auprès de ſon nez. J'en ai éprouvé le ſuccès à l'égard d'un homme dont la fluxion de poitrine étoit formée, qui étoit condamné des Médecins, & qui fut guéri, après avoir, pendant trois jours, ſuivi avec ſoin cette méthode.

Il eſt bon de remarquer que ce n'eſt que très-difficilement que les perſonnes en bonne ſanté peuvent reſpirer par le nez, peu après s'être placées dans le lit, à cauſe d'une pituite ſèche qui en ferme le paſſage, & qu'il l'eſt encore beaucoup plus à un malade, à cauſe de ſa fièvre; il ne pourroit donc alors ſe diſpenſer de reſpirer par la bouche, s'il n'avoit une main chaude près du nez, pour faire diſſiper cette pituite, & ou-

vrir ce paſſage ; conſéquemment cette main ſert pour les deux propriétés cideſſus expliquées.

La raiſon pour laquelle je n'incline point pour ôter trop de ſang à un malade, c'eſt que moins il en a, & moins bien il fera uſage de cette Attitude, lui ayant ôté ſes forces ; je ſuis encore moins porté pour les médecines ſouvent réitérées, parce qu'elles altèrent trop les parties nobles internes du corps, & ôtent entièrement au malade le pouvoir de l'exécuter exactement, & de faire circuler ſon ſang avec facilité.

Je puis ici me citer pour exemple : Depuis 1746 que j'ai contracté cet uſage, lorſqu'il m'eſt arrivé d'avoir la fièvre, je n'en ai jamais eu qu'un accès, cette attitude m'ayant toujours garanti des ſuivans. Je me ſuis délivré ainſi de gros rhumes de poitrine & de cerveau, en moins de vingt-quatre heures. Enfin au bout d'un an d'expérience du ſuccès de ce remède, j'étois ſi aſſuré de couper

court par là à tous les maux dont je pouvois être attaqué, que je ne craignois pas même d'en contracter par un travail trop exceſſif. J'en ai eu une preuve bien convaincante en 1748; car après m'être aſſujetti à un travail fort dur pendant cinq jours, avoir paſſé trois nuits ſans me coucher, m'étant aviſé de jouer au battoir le Dimanche & le Lundi ſuivant, la fièvre me prit au jeu; cependant je ne voulus pas le quitter, perſuadé de pouvoir me guérir: je ne me couchai que ſur le ſoir. Je fis auſſi-tôt uſage de mon attitude, en poſant de temps en temps le corps ſur le coude, ne reſpirant que par le nez, & me mouchant ſouvent; ce qui, quoique fatigué, chaſſa la fièvre en huit heures, la circulation du ſang ayant repris ſon cours. Je me fis cependant ſaigner le jour ſuivant; mon Chirurgien jugea à propos de me faire prendre une médecine, & le lendemain il me déclara que j'avois une bile répandue dans le ſang, & dé-

cida en conſéquence qu'il falloit m'en faire prendre une ſeconde; mais je crus devoir différer, & mettant en uſage mon attitude pendant quelque temps, je me levai, je pris un bouillon aux herbes, je me promenai dans mon jardin, obſervant toujours de reſpirer peu d'air, ſans me gêner, & de me moucher ſouvent: enſuite je pris un bouillon tel que le premier, & m'étant aſſis dans mon fauteuil, j'appuyai mes deux mains ſur un bâton, reſpirant peu & me mouchant ſouvent pendant un quart-d'heure: je repris ma promenade, avec les mêmes précautions juſqu'au ſoir, & prenant des bouillons de deux en deux heures, avec un peu de pain dedans; enſuite je me couchai, & poſant le corps ſur le coude, en me mouchant ſouvent, juſqu'au moment du ſommeil. Le lendemain j'obſervai le même régime que la veille, & pratiquai le même exercice: ce qui me procura une parfaite guériſon. Je fus incontinent en rendre

compte à mon Chirurgien, qui en fut d'autant plus ſurpris, qu'il m'aſſura que tout autre que moi en auroit eu au moins pour quinze jours ; cependant j'avois été guéri en deux. Il eſt aiſé de voir, par ce récit, que les maladies d'excès ſont plus longues & plus difficiles à guérir que les autres. J'ai tout lieu de croire que ſi je n'euſſe été que ſaigné, & que j'euſſe fait uſage de ces exercices, je n'aurois point eu de bile épanchée dans le ſang, que c'eſt la violence de cette médecine qui en a arrêté la circulation, & trop ému les humeurs, & que j'ai pris le bon parti en refuſant de réitérer la purgation, qui m'auroit ſûrement privé des forces néceſſaires pour me promener, & facilement faire uſage de cette attitude ; car il eſt certain que la circulation du ſang eſt bien moins libre dans une perſonne foible, que dans une qui ne l'eſt point.

Depuis ce temps-là je me ſuis guéri de toutes les maladies qui me ſont ſur-

venues, en en faiſant uſage avec ſoin; aujourd'hui même, quoiqu'âgé de près de ſoixante ans, je ſuis auſſi vif & auſſi robuſte, qu'à l'âge de trente ans; mais j'attribue cette bonne ſanté à l'obſervation exacte de cette même méthode, c'eſt-à-dire, que tous les matins, avant mon lever, je poſe le corps ſur le coude du bras droit pendant quelque temps, je me mouche ſouvent, ne reſpirant que par le nez, pour exciter la circulation du ſang; je me lève enſuite, & me promène ſouvent: ce qui, ſelon moi, contribue beaucoup à cette circulation, & à arrêter l'humeur en mouvement, cauſée pour avoir dormi la bouche ouverte, ou autre choſe ſemblable: car alors on n'eſt pas le maître de reſpirer par le nez. Je conſeille à tout le monde de m'imiter, & cela les préſervera de grandes maladies.

Voici encore une autre expérience du ſuccès de mon attitude; car je n'en ſaurois citer trop. En 1749, comme

je déjeûnois avec quelques-uns de mes amis, j'eus une indigeſtion, qui me cauſa un violent mal de cœur; je fus alors obligé de quitter la table pour aller dans ma cour, j'y rendis auſſi-tôt tous les alimens que j'avois pris, avec un peu de bile, je fus enſuite dans mon jardin, où je me promenai à grands pas pendant un quart-d'heure entier, ayant toujours pour principe de reſpirer très-peu d'air & de me moucher ſouvent; ces maux de cœur ſe diſſipèrent avec un tel ſuccès, que ma compagnie, que je rejoignis ſur le champ, en fut d'autant plus étonnée, que je bus & mangeai comme ſi je n'euſſe point été incommodé; je n'achevai de déjeûner que pour prouver que le remède de cette attitude ſurpaſſoit de beaucoup ceux des Chirurgiens; qu'il étoit néceſſaire en ce cas d'arrêter une fonte d'humeurs, qu'on le pouvoit ſoi-même, & que la bile eſt auſſi néceſſaire que le ſang.

A l'égard des Points de côté, com-

me j'en ai été fort ſouvent attaqué, je m'en ſuis toutes les fois guéri en moins d'un quart-d'heure, par une marche précipitée, en m'appuyant ſur mon bâton, reſpirant peu, me mouchant ſouvent, en continuant enſuite cette marche, avec les mêmes précautions, mais plus doucement.

J'ai enſeigné cette attitude à bien des gens ſujets à des Indigeſtions & Points de côté, qui tous en ont reçu tout le même ſoulagement.

C'eſt auſſi de la même manière que je me ſuis guéri d'un Rhumatiſme dans les jointures des cuiſſes & des épaules, ce qui me rendit boiteux, & m'incommoda au point de m'ôter la facilité de me décoiffer. Après avoir été, depuis 1743 juſqu'en 1747, accablé de ces maux, ils ſe diſſipèrent enfin par l'exacte obſervation de mon ſecret pendant trois mois; mais durant tout ce temps je n'ai bu que de la dernière bière, évitant toujours les alimens épicés, & tout ce qui

peut être contraire à la circulation du ſang.

Lorſqu'on a contracté l'uſage de cette attitude, elle ſe fait enſuite ſans y penſer, même en marchant ou travaillant; mais il ne faut point refuſer le néceſſaire à l'eſtomac; parce qu'il deviendroit fainéant, cauſeroit une ſéchereſſe dans le ſang, & par conſéquent ſeroit d'une bien plus difficile guériſon.

On ne peut diſconvenir qu'après s'être mouché un peu fort, on eſt préſervé en ce moment de reſpirer beaucoup d'air, conſéquemment la circulation du ſang ſe trouve plus libre : c'eſt ce qui ranime les eſprits vitaux, calme la fermentation de la bile, & procure une facile digeſtion, étant aidée de ne reſpirer l'air que par le nez. Voilà pourquoi je conſeille de ſe moucher.

Tout le monde ſait, ou doit ſavoir, que les fumées de notre corps montent à la tête, que c'eſt cette fumée qui forme une pituite plus ou moins graſſe, ſelon

ſelon les tempéramens & les nourritures ; mais lorſque cette pituite eſt fixée, elle cauſe des incommodités, comme la Migraine, ou autres maux ; & lorſqu'elle tombe trop abondamment aux perſonnes replettes, & qui ont le col gros & court, elle peut leur occaſionner une mort ſubite : pour être préſervé de ce danger, il faut ne reſpirer l'air que par le nez, & ſe moucher ſouvent pour l'empêcher de ſe fixer & de tomber trop abondamment, principalement après le repas, & le matin étant au lit, en ſe poſant le corps ſur le coude, ou en ſe promenant, elle ſe diſſipera ſûrement, ſans occaſionner aucune incommodité.

Les perſonnes qui ont l'eſtomac fainéant, ou une foible poitrine, doivent faire uſage de cette attitude avec plus d'exactitude que les bons tempéramens, & doivent, ſoit en travaillant ou en ſe promenant, manger de demi-heure en demi-heure, gros comme une noix de pain, pendant quelques mois, en ſe

mouchant ſouvent, principalement le matin à leur réveil, ayant le corps poſé ſur le coude; & elles ſe ſentiront au bout de ce temps, beaucoup plus fortes; la preuve en eſt claire, manger en travaillant ou en ſe promenant, l'eſtomac fait beaucoup mieux ſes fonctions qu'étant aſſis, parce que le ſang circule avec plus d'aiſance.

Cette attitude, exécutée de la façon que je l'explique, chaſſe l'origine de la fièvre quarte en quinze jours, calme la violence du premier accès, & préſerve d'un ſecond; bien entendu que le malade ne prendra que des alimens convenables & ſouvent, & qu'il ſera d'un tempérament paſſablement bon: car un tempérament foible ſera plus long-temps à guérir, parce qu'il ne peut faire circuler ſon ſang qu'avec peine.

EXERCICE

Contre l'Apoplexie & la Léthargie.

J'AI cru devoir inſérer dans ce Traité d'Attitude, une manière efficace de faire recouvrer la parole ſur le champ à une perſonne tombée en apoplexie : elle eſt fort ſimple & très-aiſée ; c'eſt pourquoi on ne riſque rien d'en faire uſage.

Il faut enlever le malade, étant aſſis dans ſon fauteuil, de quatre pieds de terre, ou plus, ſi on le peut, & le laiſſer deſcendre précipitamment, ſans le poſer à terre ; récidiver ainſi trois ou quatre fois : je ſuis certain qu'il récouvrera la parole à la ſeconde ou troiſième fois, pourvu qu'il n'ait pas l'eſtomac trop chargé de vin ou d'alimens nuiſibles, comme ceux qui ſont fort épicés : il faut continuer cet exercice de temps en temps, & l'engager à ſe mou-

cher le plus fort & le plus ſouvent qu'il ſera poſſible. Dès qu'il en ſera bien guéri, il prendra un vomitif, ſi on le juge à propos; mais après l'effet de ce vomitif, il ſera néceſſaire de recommencer cet exercice l'eſpace de cinq ou ſix heures, ou plus, pour appaiſer le mouvement des humeurs que ce vomitif aura cauſé. Si le malade eſt plus bilieux que ſanguin, & que ſon eſtomac ſoit plein d'alimens, il faut lui donner cet exercice plus long-temps.

Je l'ai fait à un homme âgé de ſoixante-dix ans, tombé en cet état, extrêmement replet & impotent; il a parlé à la ſeconde fois qu'il fut enlevé. Ce remède eſt beaucoup plus doux que les mouches cantarides, dont on ſe ſert pour cette maladie, & beaucoup plus ſalutaire.

Il eſt aiſé de concevoir que le mouvement alternatif que l'on donne au corps en l'enlevant & en le deſcendant précipitamment, excite le battement du

cœur, & pouſſe le ſang dans toutes les parties du corps, au point de rendre au malade l'uſage des ſens, & qu'il diſſipe l'humeur fixée qui lui a engorgé le cerveau.

Celui qui m'a appris ce remède, m'a dit en avoir guéri quatre, & qu'il avoit été obligé, à la vérité, de donner à l'un des quatre cet exercice pendant vingt-quatre heures parce qu'il n'avoit pu ſe moucher dans le commencement de l'attaque : ce qui déſignoit que l'apoplexie étoit accompagnée d'une impreſſion de paralyſie.

Les jeunes perſonnes du Sexe qui ne ſont point encore réglées, ou dont les règles ont de la peine à prendre leur cours périodique, trouveront un grand ſecours dans la méthode que je conſeille ; mais elles doivent y ajouter l'exercice fréquent de la promenade, & tout ce qui peut faciliter la circulation du ſang ; comme ſeroit le balancement du corps dans des machines propres à ce mou-

vement : car dans ces ſortes de maux, il faut que les perſonnes malades aident par elles-mêmes les remèdes des Médecins pour qu'ils ayent leur effet.

Ce n'eſt pas ſans étonnement que l'on apprendra, par ce Traité, un remède aſſuré pour la prompte & radicale guériſon des maladies qui y ſont mentionnées, vu que quantité de ſavans Médecins, recommandables par leurs rares talens & leur profonde érudition, n'ont pu parvenir à en trouver un certain. Je ſoutiens cependant que le mien, quelque peu fondé qu'il paroiſſe, eſt immanquable, pourvu toutefois que les malades exécutent paſſablement bien ce que j'enſeigne, à l'aide néanmoins des ſecours & des alimens convenables. Ils ſeront auſſi préſervés de la fluxion de poitrine, s'ils exécutent ce remède avec ſoin.

Tout le monde ſait, & même par expérience, que les remèdes qui procurent la circulation du ſang, font grand

bien aux uns & n'en font point aux autres : En voici la raiſon ; c'eſt que ceux à qui ils ſont favorables, aident les remèdes, en ſe facilitant eux-mêmes la circulation du ſang ; & ceux envers qui ces mêmes remèdes ne font pas l'effet déſiré, c'eſt parce qu'ils arrêtent la circulation du ſang, ſoit par le trop d'air qu'ils reſpirent par la bouche, ou par un fonds de chagrin qu'ils conſervent : ils n'auront qu'à faire uſage de cette attitude, ils ſeront efficacement ſecourus, ſans quoi ils ne doivent pas eſpérer guériſon : car un malade, dès qu'il ne ſe procure point la circulation du ſang, ne peut ſe guérir que difficilement, même avec beaucoup de remèdes & de bons alimens.

Le but que je me propoſe, en donnant au Public la manière de ſe guérir des différentes maladies dont je fais mention, n'eſt certainement pas d'inſinuer que les médecines & ſaignées ſoient inutiles ; bien loin de le penſer, je les

crois au contraire très-néceſſaires en certains cas, ſurtout dans la trop grande plénitude de bile & de ſang ; il faut par conſéquent ôter le trop pour procurer plus aiſément la circulation du ſang.

Beaucoup de gens traînent une vie morne & languiſſante, ſouvent parce qu'ils n'ont point aſſez de bile, & que s'en faire ôter, c'eſt s'aſſurer d'une mort prochaine. Je leur conſeille de faire uſage de cette attitude, & de fréquenter la promenade, pour qu'ils connoiſſent que ſouvent nous-mêmes nous ſommes nos meilleurs médecins.

Cette attitude eſt encore très-favorable aux perſonnes attaquées de l'aſthme, & leur procurera un grand ſoulagement.

J'ai fait ce Traité dès l'année 1750, après avoir eu un nombre ſuffiſant de preuves de ſon efficacité, dans le deſſein de tranſmettre à ma poſtérité les ſecours avantageux d'une ſi belle découverte. Je me ſuis fait un vrai plaiſir

d'en faire part à pluſieurs perſonnes, qui en ont pris des extraits, & toutes m'ont aſſuré s'être guéries par cette Attitude ; ce n'eſt que par leur témoignage & leurs ſollicitations que je me ſuis enfin déterminé à le rendre public.

Je l'ai communiqué à pluſieurs malades attaqués de Pleuréſies, Points de côté, & qui étoient condamnés de leurs Médecins; j'ai oſé les aſſurer, en préſence de leur Chirurgien, d'une prompte guériſon, s'ils vouloient faire uſage de l'attitude que je leur enſeignois, ils ont bientôt reconnu la vérité de ce que j'avançois; c'eſt pourquoi je leur conſeille d'en inſtruire leurs malades.

Si les Médecins, même les plus ſavans du royaume, ont peine à croire ce qui eſt dans ce Traité, j'offre de le prouver, par l'expérience que je ſuis prêt d'en faire ſur le premier malade attaqué d'Apoplexie ou de Léthargie : Ma méthode lui fera recouvrer la parole en quelques minutes, & une ſu-

bite guériſon ; & cette attitude, exécutée par quiconque ſeroit attaqué de Pleuréſie, le préſervera de fluxion de poitrine, & lui procurera une parfaite guériſon, ainſi que des autres maladies.

RÉPONSE

*A M.***, sur les propriétés d'une Eau, qui guérit les maux de Dents en peu d'heures, les Rhumes de poitrine & de cerveau, les Migraines, Rhumatismes, Vapeurs, Fièvres putrides, & autres; avec le détail des expériences qui ont été faites dans les différens cas ci-dessus.*

MONSIEUR,

Vous m'avez demandé par votre dernière Lettre, si les Rhumatismes & autres incommodités que j'avois, il y a quelques années, avoient été guéris par la vertu d'une Eau que je compose? si cette Eau possédoit d'autres propriétés, & quelle étoit la manière de s'en servir? Je vais répondre à vos questions.

Pendant les années 1742, 1743 & 1744, je m'étois trouvé ſouvent incommodé de maladies de poitrine, fièvres, douleurs de côté & rhumatiſmes. D'abord j'avois cherché quelque ſoulagement dans les ſecours ordinaires de la Médecine, tels que la ſaignée & les purgations, obſervant en même temps le régime le plus exact: mais tous ces ſecours ayant été inutiles, je déſeſpérois de pouvoir jamais recouvrer la ſanté & de mener une vie autre, que triſte & languiſſante, lorſque le hazard me procura la découverte d'un remède auſſi prompt que ſalutaire, & en même temps le moins coûteux. Remède, qui ne conſiſte que dans une attitude très-aiſée & très-naturelle à pratiquer, & dont j'ai depuis fait uſage très-ſoigneuſement & toujours avec ſuccès. L'expérience m'ayant fait conſidérer cette découverte comme utile & précieuſe au bien public, j'ai fait imprimer un Mémoire ſur ce ſujet en conſéquence de la permiſſion de

monſeigneur de Malesherbes, ci-devant Vice-Chancelier, au mois de janvier 1763, ſur le rapport de monſieur Macart, médecin, demeurant rue de Condé, à Paris, & dont celui-ci eſt une nouvelle édition.

Mon Traité des Attitudes ayant été diſtribué dans le Public, très-peu de perſonnes le goûtèrent d'abord, il n'y eut que celles qui étoient dans le cas de connoître les effets de la circulation du ſang, qui daignèrent rendre quelque juſtice à mon ouvrage, & qui convinrent que le trop d'air reſpiré par la bouche, étoit en effet un obſtacle à la circulation, & étoit une cauſe ordinaire des Fluxions de poitrine, & de pluſieurs autres maladies. Les ſentimens ont ainſi été partagés pendant près de deux ans, c'eſt à dire, juſqu'à ce que l'expérience ait forcé quantité de perſonnes à reconnoître les prompts & ſalutaires effets de mon attitude; ce que pluſieurs ont fait enfin, & même avec des témoignages

de reconnoiſſance à mon égard, tant par lettres que de vive voix.

Cette première découverte, en me délivrant de mes premières infirmités, n'avoit cependant pu remédier à des Rhumatiſmes, à de violens maux de Dents, & ſurtout à des Etourdiſſemens dont j'étois auſſi incommodé depuis pluſieurs années. Il eſt vrai que mes étourdiſſemens n'étoient pas auſſi conſidérables que par le paſſé, parce que je les diſſipois un peu tant par mon attitude que par mes promenades; mais malgré tous ces ſoins, je m'apperçus cependant au mois de mars 1763, qu'ils devenoient plus fréquens, & par la ſuite ils le devinrent à un tel point, que je craignis une mort prochaine. Dans cette triſte ſituation, je conſultai les Médecins les plus habiles, qui, avec les ſecours de leur art, ne me donnèrent d'autre eſpérance qu'un peu de ſoulagement. Déſeſpéré de me voir ainſi accablé de tant de maux ſans remède, je

travaillai alors avec zèle à ma guériſon ; & je parvins enfin à découvrir la compoſition de cette Eau dont vous déſirez connoître aujourd'hui les propriétés, & que l'Auteur qui l'a compoſée (ancien & très-habile Chirurgien) appelle un réſolutif, & qu'il dit être propre, non ſeulement pour les maladies ci-deſſus détaillées, mais encore pour les Plaies & Enflures, & qu'il aſſure avoir éprouvé tant ſur lui-même, que ſur différentes perſonnes.

C'eſt à la faveur de cette même Eau, monſieur, que j'ai réuſſi à me procurer non un prompt ſoulagement, mais une guériſon ſubite & complette : & depuis que j'en fais uſage, je n'ai plus reſſenti ni Rhumatiſmes, ni Etourdiſſemens, ni même aucuns maux de Dents.

Cette Eau s'applique en topique ſur la tête & ſur le front : ſa propriété principale eſt de fortifier & de prévenir la corruption de la Pituite : & l'u-

ſage qu'on en peut faire toutes les nuits, préſerve, ainſi que je l'ai éprouvé, des Vapeurs, des Rhumes de poitrine & de cerveau, des maux de Dents, & autres; & l'expérience m'a en même temps appris, que cette Eau pouvoit guérir de toutes ces différentes maladies, en vingt-quatre heures, les perſonnes d'un bon tempérament. Elle chaſſe auſſi les maux de Tête lorſqu'ils ne proviennent que d'une Pituite âcre & corrompue: elle expulſe toute eſpèce de Fièvres, guérit les maux des yeux, lorſqu'ils ne ſont point fiſtuleux: mais dans ce dernier cas, outre la compreſſe que l'on met ordinairement ſur la tête & ſur le front, il en faut mettre deux autres ſur les yeux, pliées en quatre ou en ſix doubles, & les faire tenir avec une ligature autour de la tête. Enfin pour vous mieux faire connoître les différens cas où l'on peut faire uſage de mon remède, & quelles ſont les perſonnes qui peuvent y avoir recours,

je vais vous en faire le détail ainſi que l'Auteur l'a fait lui-même.

Premièrement : Les perſonnes du ſexe ſouvent attaquées de douleurs d'eſtomac, de tête, ou des yeux, & celles qui ſont dans le cas de la diminution ou ſuppreſſion des règles.

Secondement : Celles de tout ſexe, ſujettes aux Vapeurs & menacées d'Apoplexie, Léthargie ou Paralyſie.

Troiſièmement : Les perſonnes incommodées d'une Toux ſèche, celles qui ſont attaquées de maux de Poitrine, Migraine, Rétention d'urine & Hémorroïdes.

Quatrièmement : Les perſonnes avancées en âge, incommodées de Rhumatiſmes, ou exténuées de travail de corps ou d'eſprit : celles qui habitent des lieux mal-ſains, & celles qui ſont attaquées ou menacées de l'Aſthme.

Cinquièmement : Les perſonnes ſujettes aux maux de Dents, Fluxions au viſage ; celles d'un tempérament mélan-

colique, celles menacées d'Hectiſie, & celles qui ont la vue foible.

Septièmement : Enfin, les femmes d'une foible complexion, & celles qui ſont enceintes, juſqu'à quelques mois après leurs couches, pour leur conſervation & celle de leur fruit. Pour ces perſonnes, un uſage plus long-temps continué, ſeroit encore mieux, attendu que la Pituite ſe fixe & ſe corrompt plus fréquemment chez ce ſexe que chez les hommes, & c'eſt la raiſon pour laquelle elles ſont auſſi beaucoup plus ſujettes aux Vapeurs, aux maux de Tête & de Dents.

Toutes ces perſonnes, dit l'Auteur, ont leur Pituite fixée & corrompue de vieille date, l'une plus, l'autre moins, laquelle, tombant en cet état dans les parties nobles, ou dans d'autres parties, corrompt le ſang, embarraſſe ſa circulation, & devient par ce moyen la cauſe de diverſes maladies, & quelquefois même de mort ſubite.

L'uſage de cette Eau étant donc de fortifier le cerveau & la vue : de corriger l'âcreté de la Pituite, & de lui faire prendre ſon cours par le nez : il eſt inconteſtable qu'elle l'empêche non ſeulement de ſe fixer & de ſe corrompre, mais encore qu'elle facilite en même temps la circulation du ſang, & fait, qu'il ſe tranſporte très-facilement dans toutes les parties du corps, tant pour ranimer les eſprits & empêcher la fermentation & fixation des humeurs, que pour donner aux membres la liberté de leurs fonctions.

L'Auteur ajoute, que les malades attaqués de Pleuréſie, de Fièvres putrides, & autres Fièvres, qui ont eu recours à lui, ont été guéris très-promptement par le ſecours de ſon Eau, ſans laquelle il auroit été obligé de les ſaigner & purger davantage, & peut-être avec moins de ſuccès. Il aſſure auſſi qu'il a fait appliquer de cette même Eau en topique, ſur le front, la tête, les yeux, &

les autres parties du viſage de pluſieurs enfans attaqués de la petite Vérole, & qu'elle les a tous préſervés des ravages que fait ordinairement cette maladie ſur la peau : & dans ce dernier cas, il obſerve en outre, que ceux qui s'en ſont ſervis auſſi-tôt que la maladie s'eſt déclarée, ont été guéris bien plus promptement que ceux qui ont différé.

Le même Auteur ſoutient encore, que ſon Eau eſt également bonne pour les Plaies & Enflures, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus : mais il dit en même temps, que, pour qu'elle puiſſe procurer une prompte & parfaite guériſon, il ne faut avoir ni le ſang trop chargé d'humeurs, ni trop de bile, ce à quoi il ajoute qu'on peut aiſément remédier, ſoit par la ſaignée, ſoit par la purgation. Que ſi on veut n'être jamais dans la néceſſité de recourir à la ſaignée, ni à la médecine ; il faut toutes les nuits faire uſage d'une compreſſe mouillée dans ladite Eau, & tous les ſoirs exacte-

ment en ſe couchant, ſe l'appliquer ſur la tête; alors dans aucun cas, la médecine & la ſaignée ne ſeront d'aucune utilité.

Les mêmes compreſſes ont auſſi la vertu, non ſeulement de faciliter la digeſtion, mais encore d'empêcher les incommodités qu'occaſionnent ordinairement les fumées des alimens & de la boiſſon. Les fréquentes expériences que j'ai faites ſur ce point, m'engagent ici à rendre hommage à ce remède, & à vous dire, que toutes les fois que j'ai fait quelque excès, ſoit en buvant, ſoit en mangeant, après avoir préalablement mis une compreſſe ſur ma tête, encore bien que je fiſſe quelquefois aſſaut avec de forts buveurs, cependant je ſuis toujours venu à bout de les terraſſer; & quoique ſouvent d'un tempérament moins fort & moins robuſte, je ne me ſuis trouvé aucunement incommodé, & les fumées du vin n'ont pas même altéré ma raiſon.

Avant de rapporter ici, monſieur, les différentes expériences que j'ai faites ſur quantité de perſonnes qui ont eu recours à mon remède, ce qui juſtifiera de la vertu de cette Eau ſalutaire dont vous déſirez connoître les propriétés, je crois devoir vous apprendre la manière dont je m'en ſers, avec quelle toile les compreſſes doivent être faites, & comment on peut en conſerver la fraîcheur.

Il faut prendre d'abord de la toile d'étoupe de chanvre, attendu qu'elle eſt plus ſpongieuſe que la toile neuve, la plier en quatre ou en ſix doubles, en ſorte que la compreſſe ſoit aſſez grande pour occuper depuis le ſommet de la tête juſques ſur les yeux; cela fait, on la trempe dans l'Eau, que l'on a ſoin de faire tiédir lorſqu'il fait froid, & on couvre cette compreſſe, après qu'elle eſt appliquée, d'un morceau de veſſie de porc, ou de parchemin, afin d'entretenir la fraîcheur, & en même temps pour

empêcher l'humidité de pénétrer le bonnet. Il eſt à propos de vous obſerver que l'Auteur défend de ſe ſervir de bonnet de laine. Non ſeulement je fais uſage de ces compreſſes pendant la nuit, mais encore quelquefois pendant le jour : alors j'ai ſoin de les faire moins grandes & moins épaiſſes; mais il n'eſt facile de s'en ſervir ainſi, qu'à ceux qui portent perruque, autrement cela ſeroit trop incommode.

Je peux vous aſſurer que c'eſt à ce remède ſouverain que je dois la ſanté dont je jouis aujourd'hui, & qu'il n'y a que depuis que j'en fais uſage, que je ne ſuis plus incommodé de Vapeurs, de Rhumes de poitrine ni de cerveau, de Fluxions, ni de maux de Dents; je ſuis même venu à bout de diſſiper en très-peu de temps, tous ces maux dont j'étois autrefois accablé. Le ſeul mal qui a pu lui réſiſter quelque temps, c'eſt un Rhumatiſme, dont l'ancienneté a exigé l'uſage continuel des compreſſes

pendant trois mois : mais enfin le remède a triomphé, & j'en ai été délivré ainſi que de tous les autres maux. Un grand avantage que les remèdes ordinaires ne procurent pas, & que j'ai trouvé dans celui-ci ; c'eſt qu'au lieu d'affoiblir il fortifie, & qu'il préſerve même des fatigues que peuvent occaſionner les violens exercices du corps. Qu'un Voyageur qui a une longue route à faire & qui n'eſt point dans l'uſage de monter à cheval, ni de marcher long-temps, mette le matin une compreſſe ſur ſa tête, & qu'il ait ſoin de la rafraîchir ſouvent, il peut ſe mettre en chemin & marcher, ſans craindre ni laſſitude, ni autres incommodités : il ſe trouvera le ſoir en arrivant, dans le même état que s'il n'avoit point marché. Il en eſt de même des autres exercices du corps, quelques pénibles qu'ils puiſſent être. Pour moi qui ſuis aujourd'hui d'un âge avancé, & qui dois par conſéquent voyager difficilement, j'oſe aſſurer qu'avec le ſecours

cours deſdites compreſſes, je ſuis en état d'entreprendre les routes les plus longues, ſoit à pied, ſoit à cheval, & tous ceux qui me connoiſſent, peuvent juſtifier de la facilité avec laquelle je marche, & avec quelle légèreté je m'acquitte des différens exercices qui ſemblent être interdits aux perſonnes de mon âge.

Maintenant que je vous ai fait connoître les différentes propriétés de mon Eau, & que je vous ai appris la manière dont je m'en ſers, je vais vous rapporter quelques expériences que j'ai faites, tant ſur moi-même que ſur pluſieurs perſonnes : ce détail vous convaincra peut-être mieux, que tout ce que j'ai pu vous dire juſqu'ici.

Parmi toutes les expériences que j'ai faites ſur moi-même, vous obſerverez, s'il vous plaît, monſieur, que je n'entends point parler ici de celles dont je vous ai déjà entretenu au commencement de cette Lettre : il en eſt d'autres

que mon peu d'exactitude à faire uſage de mon remède m'a mis dans le cas de faire depuis : & ce ſont ces dernières expériences que je me propoſe de vous rapporter.

Dans le courant du mois d'août 1764, j'eus l'impudence un jour de charger mon eſtomac de fruits cuits & de viandes indigeſtes, & de ne conſulter que mon appétit en les mangeant : la nuit ſuivante, je me ſentis réveillé par des maux d'eſtomac très-violens, qui furent accompagnés d'un cours de ventre ſi conſidérable, que je fus obligé de me lever pluſieurs fois. Cette indiſpoſition ne m'annonçant autre choſe qu'une indigeſtion, je crus d'abord qu'il ſuffiroit pour me procurer du ſoulagement, de ſuſpendre l'uſage des alimens ſolides, & de m'en tenir aux bouillons : mais ayant pris pendant deux jours des bouillons d'herbes pour toute nourriture, ſans reſſentir aucun ſoulagement, & trouvant au contraire que la fièvre s'emparoit de

moi, & que mes forces diminuoient; dans cette triſte ſituation, j'eus recours à mes attitudes & à mes compreſſes, c'eſt à dire, je me tins le corps appuyé ſur le coude du bras droit, & je mis ſur ma tête une compreſſe que j'eus ſoin de rafraîchir ſouvent; & dès le lendemain mes douleurs d'eſtomac furent calmées, le dévoiement arrêté, la fièvre diſſipée, & mes forces rétablies : en un mot, je me trouvai en état de ſortir de ma chambre & de vaquer à mes affaires.

Quelques jours après, étant en partie de plaiſir avec pluſieurs de mes amis, après avoir joué à la boule pendant pluſieurs heures, il fut queſtion de ſe rafraîchir & de conſommer la perte du jeu : on nous préſenta du vin fort dur & très-déſagréable à boire; comme j'avois chaud, j'en bus la valeur d'une bouteille ſans eau, en mangeant un peu de pain & de fromage. Le ſoir de retour chez moi, au lieu de ſouper, comme j'avois coutume de faire, je ne

pris qu'un bouillon, & auſſi-tôt après je me couchai : mais malgré cette précaution, mon ſommeil fut bientôt interrompu par une fièvre aiguë & par des douleurs de poitrine ſi violentes, que je fus obligé de faire uſage de mon attitude pour pouvoir me faciliter la reſpiration. Je fus ainſi le reſte de la nuit, le corps appuyé ſur le coude du bras droit ; mais le matin ne me trouvant point aſſez ſoulagé pour être tranquille ſur mon ſort, & ſentant au contraire que ma ſituation étoit dangereuſe, j'envoyai chercher ſur le champ mon Chirurgien, qui traita ma maladie de Fluxion de poitrine, & qui en conſéquence m'ordonna de me faire ſaigner au plutôt, & de ne prendre pour toute nourriture que du bouillon. Comme cette ſaignée ne pouvoit empêcher l'effet de mes remèdes, & que diminuant le volume de ſang, elle ne pouvoit qu'en faciliter la circulation ; je ſuivis ſes ordres exactement en tout point, c'eſt à

dire, que depuis le moment de la ſaignée, j'obſervai de ne rien prendre juſqu'au lendemain huit heures du matin, pendant lequel temps je ne m'occupai qu'à faire rafraîchir les compreſſes que l'on m'avoit appliquées ſur la tête, & à garder mon attitude le plus long-temps qu'il me fut poſſible. Vous croirez ſans doute, qu'après deux nuits paſſées ainſi dans les ſouffrances, & après une ſaignée abondante, telle que celle que l'on m'avoit faite la veille, depuis laquelle je n'avois pris aucune eſpèce d'aliment pour me fortifier, vous croirez, dis-je, que je devois être cruellement affoibli? mais point du tout : & lorſque mon Chirurgien revint me voir le lendemain & qu'il me tâta le pouls, il me trouva non ſeulement ſans fièvre, mais encore ſans diminution de force, & tel, pour ainſi dire, que ſi j'avois été en pleine ſanté : mes douleurs n'étoient cependant pas encore diſſipées, & je reſpirois toujours difficilement : dans cet

état, il me conſeilla de réitérer la ſaignée, mais la croyant inutile, je m'en tins ſimplement à l'uſage de mon attitude & de mes compreſſes, qui à l'aide des bouillons d'herbes, dont je fis mon unique nourriture pendant huit jours, me procurèrent tout le ſoulagement que je déſirois. Je ſentis peu à peu ma poitrine ſe dégager, à mes douleurs ſuccédèrent une ſoif ardente & une chaleur très-conſidérable au poumon, que je vins à bout de calmer par le moyen des rafraîchiſſemens : enfin, monſieur, dans l'eſpace de douze jours, je me délivrai, avec le ſecours de mes remèdes, d'une maladie très-longue, que les Médecins regardoient tous comme mortelle, & qui en effet conduit au tombeau la plupart de ceux qui ont le malheur d'en être attaqués.

Vous aurez peut-être de la peine à croire que des remèdes auſſi ſimples que ceux dont j'ai fait uſage en cette occaſion, ayent pu me procurer une guériſon

auſſi prompte ; mais lorſque vous ſaurez qu'elle eſt l'origine de la Fluxion de poitrine, & qu'elle ne provient que de l'engorgement du ſang, ou d'un amas de pituite qui farcit le poumon, ou enfin d'une bile trop abondante ou trop âcre, dont les cauſes ordinaires ſont l'uſage des alimens lourds & peſans, des acides, des liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violens, les évacuations ſupprimées, l'air humide & chaud, le froid & le ſec, &c. Lorſque vous ſaurez, dis-je, que dans le traitement de cette maladie, les Médecins n'ont d'autre but que de donner au poumon de la liberté, & au ſang de l'aiſance pour circuler ; alors en vous rappelant les effets de mon attitude & les propriétés de mon Eau, qui, comme je l'ai dit plus haut, facilitent l'un & l'autre la circulation du ſang & diſſipent les engorgemens, chaſſent la pituite & l'empêchent de ſe corrompre ; vous ne ſerez plus ſans doute étonné,

monſieur, que mes remèdes puiſſent être auſſi ſalutaires dans des maladies auſſi ſérieuſes; je dis plus, c'eſt que ſans autre ſecours que mon attitude, je ſoutiens que la guériſon ne ſeroit pas moins certaine. En effet, la Fluxion de poitrine n'eſt regardée aujourd'hui parmi nous, comme une maladie dangereuſe & difficile à guérir, que parce que tous ceux qui en ſont attaqués, ſe livrent trop aiſément au ſentiment de la nature; je veux dire, que ſe ſentant la reſpiration gênée, & croyant ſe la rendre plus facile, ils reſpirent trop d'air par la bouche, ce qui au lieu de les ſoulager & de diſſiper l'engorgement de ſang ou d'humeurs qui eſt dans leur poumon, contribue au contraire à l'augmenter, & empêche même l'effet des remèdes que les médecins emploient dans ces occaſions.

Telles ſont, monſieur, les principales circonſtances où j'ai été dans le cas de faire uſage, il y a quelques an-

nées, de mes compreſſes & de mon attitude; tels ſont en même temps les admirables effets qu'ils ont produits l'un & l'autre dans chacune de ces circonſtances ; ſouffrez que j'ajoute encore ici quelques autres expériences également intéreſſantes.

Au mois de ſeptembre 1765, je me trouvai attaqué de maux de Dents très-violens que m'occaſionnèrent des fruits cruds, dont j'eus l'indiſcrétion de manger. A la première attaque, je fis uſage de mon Eau, & je me fis appliquer ſur le viſage, du côté où régnoit la douleur, une compreſſe bien chaude. Le mal ayant diſparu preſque auſſi-tôt, je mangeai de nouveau des fruits, dans la perſuaſion que je n'éprouverois pas le même ſort que la première fois; mais cette ſeconde tentative ne fut pas plus heureuſe que la première. Enfin j'eſſayai de mettre, pendant pluſieurs jours de ſuite, une compreſſe ſur ma tête, & j'affectai de manger encore des mê-

mes fruits : mais alors je ne reſſentis plus aucune douleur, & depuis ce temps-là, quoiqu'avec des dents très-mauvaiſes, & pour la plupart gâtées, j'ai fait uſage d'alimens froids & chauds indiſtinctement, ſans en être aucunement incommodé.

A peu près dans le même temps, des ſéroſités ſe répandirent ſur mes yeux, & ma vue ſe trouva tellement affoiblie, que je pouvois à peine diſtinguer les objets les plus ſenſibles; je dirai même, que je n'étois pas en état de me conduire. Dans ce triſte état, je mis une compreſſe ſur chacun de mes yeux, avec une ligature pour les contenir; je renouvelai la compreſſe le lendemain, & continuai ainſi pendant ſix jours; & au bout de ce court intervalle, non ſeulement les ſéroſités furent entièrement diſſipées, mais encore ma vue ſe trouva fortifiée au point de pouvoir lire ſans lunette, ce que je ne pouvois faire auparavant.

Enfin dans le courant du mois de Mars 1766, je me trouvai un jour attaqué de fièvre. Comme j'imaginois d'abord que ce n'étoit qu'une indiſpoſition légère, je voulus braver le mal & vaquer à mes occupations comme à l'ordinaire; mais bientôt la fièvre redoubla avec un tremblement ſi conſidérable, que je fus obligé de me coucher ſur le champ. Pour arrêter ce tremblement & calmer la fièvre, je mis auſſi-tôt mon attitude en uſage : mais comme mon eſtomac étoit encore rempli d'alimens que j'avois pris peu de temps auparavant, je n'éprouvai d'abord qu'un très-foible ſoulagement, & il n'y eut que le lendemain matin, après avoir paſſé toute la nuit le corps appuyé ſur le coude du bras droit, & la tête enveloppée d'une compreſſe, que je me trouvai plus tranquille. Alors pour prévenir un ſecond accès, je crus devoir employer la ſaignée; en conſéquence j'envoyai chercher mon Chirurgien, qui, lorſqu'il

m'eut tâté le pouls & ne m'eut point trouvé de fièvre, prétendit qu'elle étoit inutile. Mais comme mon but étoit de rendre la circulation du ſang plus libre, je perſiſtai dans ma réſolution, & je me fis ſaigner ſur le champ. Quelques heures après cette opération, je pris un bouillon aux herbes, & je fis rafraîchir ma compreſſe : je continuai ainſi le même régime pendant le reſte de la journée; & le lendemain après-midi, je me trouvai en état de ſortir; ce qui ſurprit beaucoup mon Chirurgien lui-même, qui me dit, que ſi tous les malades avoient le ſecret de ſe guérir auſſi promptement que moi, il ſeroit obligé d'abandonner ſon état. Il eſt bon de vous dire ici, monſieur, que ce Chirurgien avoit juſqu'alors douté de l'efficacité de mes remèdes, & qu'il les avoit même tournés en ridicule. Mais enfin les expériences réitérées qu'il a eu ſous les yeux, l'ont forcé depuis à ſe rendre; & actuellement il eſt convaincu, ainſi

que la plupart des meſſieurs de la Faculté de Médecine de Reims, des propriétés de mon Eau, & de la vertu de mon Attitude.

Après vous avoir ainſi entretenu des différentes maladies où j'ai été dans le cas d'éprouver mes remèdes ſur moi-même, je vais maintenant vous faire part des guériſons ſubites, & pour ainſi dire miraculeuſes, qu'ils ont opérés ſur quantité d'autres perſonnes qui en ont fait uſage.

Pendant les années 1762 & 1763, une maladie épidémique ravageoit le village de Houſſait, près de la ville de Marle : tous ceux qui en étoient attaqués ne pouvoient échapper à la mort, malgré tous les ſoins des Médecins. Enfin un particulier de ce village vint me trouver au mois de juillet 1763, & me dit, que ſa Niéce étoit dangereuſement malade : je lui donnai auſſitôt un exemplaire de mon Traité d'attitude & une bouteille de mon Eau,

l'exhortant à faire uſage de l'un & de l'autre avec confiance : il me crut, & au bout de douze jours, il vint lui-même m'apprendre que ſa Niéce étoit parfaitement guérie.

Tous les Médecins diſoient que cette maladie étoit occaſionnée par un air corrompu, qui s'introduiſoit dans le ſang de différentes manières, & ſurtout par le moyen de la reſpiration. Si cela eſt ainſi, comme on n'en peut douter, il eſt donc inconteſtable qu'il eſt eſſentiel en pareil cas de ne point reſpirer par la bouche, afin d'empêcher l'intromiſſion de cet air contagieux. Mais quoi qu'il en ſoit, quelque dangereuſe que ſoit cette maladie, qui, tous les ans fait des ravages affreux dans toutes les parties du monde, & dont les Médecins les plus habiles n'ont pu juſqu'ici arrêter le cours. Cependant j'oſe dire, qu'en obſervant exactement mon attitude, & faiſant uſage de mon Eau de la manière preſcrite ci-deſſus, après s'être préala-

blement fait ſaigner, on parviendra ſûrement à chaſſer la cauſe de cette maladie, & même à s'en préſerver.

Autre expérience: Au mois de juin 1764, une fille forte & vigoureuſe de la ville de Marle, accoutumée aux travaux les plus pénibles de la campagne, tomba dangereuſement malade. Après avoir été traitée par un Chirurgien très-habile pendant deux mois, il lui reſtoit encore une bile épanchée, avec une fièvre très-conſidérable, que ſon Chirurgien n'avoit pu déraciner; dans cette triſte ſituation, elle vint me trouver & me prier de lui donner de mon Eau: je lui en remis une bouteille & je lui appris la manière de s'en ſervir: au bout de quinze jours qu'elle en eut fait uſage, elle ſe trouva parfaitement guérie, & elle fut en état de travailler comme auparavant.

Peu de temps après, un Maçon de la même Ville, en travaillant, fut attaqué d'un mal de tête ſi violent & de

douleurs ſi vives dans les cuiſſes & dans les jambes, que non ſeulement il fut obligé de quitter ſon ouvrage, mais encore d'emprunter du ſecours pour pouvoir s'en retourner chez lui. Son mal de tête étant toujours auſſi violent, & ſes douleurs de cuiſſes & de jambes auſſi vives le ſixième jour que le premier, quoique même dans cet intervalle il eut été ſaigné pluſieurs fois, il eut alors recours à moi & me fit demander une bouteille de mon Eau : je la lui envoyai ; & trois jours après, il ſe trouva entièrement délivré de ſon mal de tête, & il ne lui reſta que quelques reſſentimens de ſes douleurs de cuiſſes & de jambes, qu'il vint à bout de diſſiper peu à peu en continuant l'uſage de mes compreſſes.

Dans une autre circonſtance, une Femme de la Campagne âgée d'environ ſoixante ans, s'étant trouvé incommodée d'un Rhume de poitrine, qui depuis pluſieurs jours ne lui laiſ-

ſoit aucun moment de repos & qui lui occaſionnoit une toux continuelle ; elle commença un jour d'Eté, après-midi, à faire uſage de mon Eau, ſuivant la manière que j'ai déjà indiquée ci-deſſus ; & dès le lendemain, la coction des humeurs âcres qui cauſoient l'engorgement, & qui donnoient lieu à cette toux opiniâtre, commença à ſe faire ; & dans l'eſpace de quatre à cinq jours, elle fut entièrement guérie.

Dans le même temps, deux Filles âgées de dix-huit à dix-neuf ans, incommodées l'une & l'autre de maux de tête & d'eſtomac, cauſés par une ſuppreſſion de règles, ayant entendu parler des admirables effets de mon topique, vinrent auſſi-tôt me trouver. Je leur donnai deux bouteilles de mon Eau, dont elles firent toutes deux uſage ſur le champ ; & bientôt après, elles vinrent m'apprendre que non ſeulement leurs douleurs de tête & d'eſtomac étoient diſſipées, mais encore que leurs règles

avoient repris leur cours ordinaire. Cette guériſon ne leur laiſſant rien à déſirer, elles ceſſèrent auſſi-tôt l'uſage des compreſſes ; mais l'une d'elles ne tarda pas à s'en repentir, car au bout de quelques mois ſes règles s'arrêtèrent de nouveau, & ſes maux de tête & d'eſtomac reparurent. Vous me demanderez ſans doute, pourquoi l'autre n'a-t-elle pas éprouvé le même ſort ? C'eſt qu'elle a ſuppléé à mon remède par un bon régime, par de fréquens exercices du corps, par des alimens ſains & pris avec ſobriété, & par des ſaignées ; ce qui a prévenu la cauſe de la ſuppreſſion, qui n'eſt autre choſe, pour l'ordinaire, que l'épaiſſiſſement du ſang.

Au mois de juillet 1765, une Femme âgée de quarante ans, fut attaquée d'un Rhumatiſme ſi violent, qu'elle ſe trouva pendant plus de huit jours hors d'état de ſe ſervir d'aucun de ſes membres. Dans la perſuaſion que je la guérirois, elle s'adreſſa à moi : je lui en-

voyai auſſi-tôt de mon Eau ; & huit jours après, ſes membres reprirent leurs fonctions ; & dans moins de trois ſemaines, ſans aucunes ſueurs ni médecines, ſon Rhumatiſme ſe trouva entièrement diſſipé.

Un Curé des environs de la ville de Marle m'écrivit auſſi quelque temps après, & me marqua qu'un de ſes Paroiſſiens étoit incommodé de la même maladie, au point de ne pouvoir marcher ſans bâton. Je lui fis paſſer ſur le champ une bouteille de mon Eau, dont il fit part à ſon malade ; & au bout de quelques jours, il m'apprit que mon remède avoit eu le ſuccès le meilleur & le plus prompt ; & que ſon Paroiſſien étoit parfaitement rétabli. En un mot, monſieur, je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter ici toutes les expériences que j'ai faites en ce genre ; mais comme cette narration vous ennuieroit peut-être, j'éviterai de multiplier les exemples.

Dans le courant de l'Eté de l'année 1766, un de mes Voiſins avoit un Panaris à un doigt de la main, dont il ſortoit deux bouillons de chair très-conſidérables. Après l'avoir fait panſer par un Chirurgien, pendant plus de deux mois, ſans éprouver aucun ſoulagement, & voyant au contraire que le mal augmentoit au point d'être menacé de perdre le doigt, cet homme attriſté de ſon état, me fit voir ſon mal. Je remarquai que non ſeulement le doigt étoit très-enflé, mais que la tenſion régnoit juſqu'au haut du bras. Comme il ne s'agiſſoit dans cette occaſion, pour diſſiper l'enflure & calmer l'inflammation, que de rendre la lymphe plus humide, & de chaſſer l'âcreté des parties qui la compoſent; je lui appliquai moi-même auſſi-tôt une compreſſe, tant ſur le doigt que ſur les autres parties affectées, & je l'exhortai à la rafraîchir ſouvent: enfin je viſitai tous les jours ce malade; & j'eus la ſatisfaction de voir l'enflure

diſparoître, & l'inflammation, ainſi que les douleurs, ſe diſſiper dans l'eſpace de huit jours, ſans faire uſage d'autre remède que de mon Eau.

Au commencement du mois d'août de l'année 1766, un Domeſtique vint me trouver, & me dire que depuis pluſieurs jours il étoit incommodé d'un mal de Dents, qui lui occupoit toute la mâchoire, & qui ne lui permettoit ni de manger ni de dormir, ni même de travailler. Je lui conſeillai de ſe ſervir de mes compreſſes, & d'en mettre non ſeulement ſur ſa tête, mais encore ſur ſon viſage; ce qu'il fit ſur le champ: & dès la nuit ſuivante il dormit; & le lendemain matin à ſon réveil, il ſe trouva abſolument ſoulagé.

Je pourrois encore rapporter ici l'exemple d'une Femme âgée de quarante ans, qu'une pituite âcre & corrompue avoit rendu preſque aveugle, & qui, avec le ſecours de mes com-

preſſes, a recouvré la vue en très-peu de temps. Mais comme je me ſuis propoſé, monſieur, de ne point multiplier les exemples de même genre, je paſſerai celui-ci ſous ſilence.

En voici un autre d'une eſpèce nouvelle. Au mois de janvier de la même année 1776, un Garçon Maréchal de cette ville, en forgeant un fer à cheval, ſoit qu'il n'eut pas bien tenu ſon fer, ſoit que celui qui le battoit avec lui eut mal dirigé ſon coup, quoi qu'il en ſoit, le fer lui ſauta à la tête, & lui coupa une des paupières & une partie du front. Après beaucoup de ſang répandu, on lava la plaie avec mon Eau, enſuite on y appliqua des compreſſes trempées dans la même Eau, que l'on eut ſoin de rafraîchir de trois en trois heures; & au bout de quatre jours, la cicatrice fut faite, & le malade ſe trouva en état de travailler comme auparavant.

Dans le même mois, un Enfant des environs de la ville de Marle, ſe brûla

une jambe avec un fer chaud, & ſe fit une plaie conſidérable. Comme mon Eau étoit en réputation dans l'endroit, on y eut recours : & dans l'eſpace de douze jours, l'enfant fut parfaitement guéri.

Enfin, monſieur, je vous ai annoncé au commencement de cette Lettre, que mon Eau étoit ſalutaire pour les perſonnes attaquées de la petite Vérole, & qu'elle les préſervoit même des ravages que fait ordinairement cette maladie ſur la peau; voici l'expérience que j'ai eu occaſion d'en faire au mois de janvier de la même année 1766.

Un jeune homme d'environ vingt-deux ans, fils d'un de mes voiſins, s'étant trouvé attaqué de cette maladie dans une penſion où il demeuroit à cinq lieues de chez lui; ſes Parens prirent auſſi-tôt le parti de le faire revenir chez eux. Lorſqu'il fut arrivé, ils le firent mettre ſur le champ dans un lit bien chaud, & lui appli-

quèrent des compreſſes tant ſur la tête que ſur le viſage, qu'ils eurent ſoin de rafraîchir exactement de trois en trois heures, & continuèrent ce traitement pendant quinze jours. Au bout de ce temps, le malade ſe trouva parfaitement rétabli, ſans que ſa figure eut été aucunement endommagée.

Tel eſt, monſieur, le détail abrégé des différentes expériences que j'ai faites depuis que je poſſède cet admirable remède, qui réunit tant de propriétés. Le ſilence que j'ai gardé ſur les noms des perſonnes qui en ont fait uſage avec tant de ſuccès, répandra peut-être quelque doute ſur la vérité des faits que je viens de rapporter ; mais pour vous ôter toute inquiétude ſur ce point, je vais vous citer monſieur Dogni, Conſeiller du Roi en l'Election de Laon, & Subdélégué de monſieur l'Intendant de Soiſſons, en la même ville, qui au commencement de l'année 1765, voulant ſe convaincre de l'efficacité de mes remèdes,

remèdes, me fit demander quelques bouteilles de mon Eau, & quelques Exemplaires de mon Traité de l'attitude, que je lui envoyai ſur le champ. Un mois après, mes affaires m'ayant conduit à Laon, j'allai le voir pour ſavoir ce qu'il penſoit de mon topique. Votre Eau, me dit-il, a fait ici des miracles, elle a rendu la vie à une femme abandonnée des Médecins, que des maux de tête, & une fièvre continuelle avoient réduite à l'extrêmité, & quoiqu'elle fut prête à rendre le dernier ſoupir, lorſqu'on lui a appliqué votre remède, cependant elle en a auſſi-tôt reſſenti les effets, & elle eſt aujourd'hui parfaitement guérie. Enfin pluſieurs autres perſonnes, m'ajouta-t-il, les unes attaquées de maux de Dents, les autres de maux de Tête, ont eu également recours à moi, & toutes ſe ſont ſervi de votre Eau avec le même ſuccès.

D'après un pareil témoignage, que

faut-il de plus pour vous convaincre ? Aurez-vous plus de confiance dans celui d'une perſonne de l'art ? Si cela eſt ainſi, monſieur, adreſſez-vous à monſieur Lalouette, Chirurgien célèbre, demeurant à Saint-Michel en Thiérache, lequel poſſède lui ſeul la compoſition de mon Eau, & il vous dira, que loin de douter de ſa vertu, il en fait au contraire uſage lui-même tous les jours pour ſes malades, & qu'il l'employe dans les maladies les plus ſérieuſes, telles que Fièvres putrides & autres. Je pourrois vous nommer encore ici le nombre de perſonnes que l'expérience a forcé de rendre juſtice à mon remède ; mais comme j'imagine que cela ſeroit inutile, je me bornerai à ce que j'ai dit ci-deſſus. Je vous rappelerai ſeulement en finiſſant, que vous ne devez point me regarder comme l'inventeur de ce Topique ; j'avoue mon inſuffiſance ſur ce qui concerne la Médecine ; & je vous déclare que je ne dois cette précieuſe dé-

couverte, qu'à la bienveillance d'un Chirurgien célèbre de mes Parens, qui en mourant m'a laiſſé dépoſitaire de ce remède.

FRESSON.

Compoſition de l'Eau que l'on employe en topique, &c.

Il faut du bois de frêne, de l'âge de 12 à 15 ans, coupé dans l'équinoxe, étant plus réſolutif que celui coupé en ſève, & dans le temps de la gêlée; en ôter l'écorce afin que les vers ne s'y mettent pas; le fendre en deux & le mettre au grenier; & lorſqu'on voudra s'en ſervir, le couper de 5 à 6 pouces de longueur, & le fendre en petits morceaux.

Il faut couper le marube blanc avant qu'il forme ſa ſemence, & le mettre en lieu ſec *; prendre trois bouteilles d'eau de rivière & une poignée de ce bois, le faire bouillir une demi-heure, enſuite y joindre une petite poignée de ce marube, s'il eſt ſec, & un peu moins étant coupé nouvellement, & le faire bouil-

* Cette ſimple corrige l'âcreté de la Pituite.

lir avec le bois pendant un quart-d'heure, après avoir été lavé dans l'eau tiède, jusqu'à ce que le tout soit réduit à environ une bouteille : mettre autant d'eau-de-vie de vin, ou un peu plus qu'il se trouvera d'eau dans un autre vase, & y mettre le feu ; ensuite prendre l'eau de marube bouillante, la verser doucement dans l'eau-de-vie passée dans un linge, & laisser brûler le tout pendant un quart-d'heure, en remuant la liqueur au cas qu'elle voulut s'éteindre ; & lorsqu'elle sera froide, la mettre en bouteille, & à la cave. On sait que l'eau-de-vie fortifie, conséquemment ces trois choses réunies ne peuvent procurer que de très-bons effets. A l'égard des plaies, on peut y ajouter du sel.

On a oublié de dire dans ce Traité, que pour guérir plus promptement une fluxion au visage, causée par des maux de dents ou autrement ; qu'il falloit,

outre la compreſſe trempée dans l'eau, & appliquée ſur la joue malade, y joindre un mouchoir de coton plié en ſeize, d'une chaleur ſupportable ; & pour entretenir ce degré de chaleur, poſer un fer à repaſſer ſur le mouchoir, de la chaleur ordinaire. Si l'enflure eſt naiſſante, le malade ſe trouvera guéri en quelques heures. Si elle eſt ancienne, c'eſt à dire, de plus d'un jour, il faut entretenir la chaleur plus long-temps, & rafraîchir la compreſſe pluſieurs fois. Il ſe trouve auſſi beaucoup de perſonnes qui ont la peau gâtée en deſſous du viſage, cauſée par ces ſortes de fluxions négligées, qui ſe ſont converties chez pluſieurs en humeur froide. Toutes ces perſonnes s'en ſeroient préſervées, ſi elles avoient fait uſage de ce Remède, ou plutôt ſi elles en avoient eu la compoſition.

Il eſt bon de dire, qu'auſſi-tôt que le topique eſt appliqué ſur le front, ou ſur la tête, on ſent que la reſpiration

du nez devient libre. Pluſieurs perſonnes ont été guéries en peu de jours de ſurdité naiſſante, par les topiques de cette même Eau, appliqués dedans & deſſus les oreilles, & par les ſoins qu'elles ont pris de les rafraîchir ſix à ſept fois par 24 heures.

M. Freſſon ajoute : « que dans le » commencement qu'il fit uſage des to- » piques en queſtion, il fut attaqué de la » diſſenterie, maladie qu'il avoit déjà eue, » & dont il avoit été long-temps ſans » être guéri : De celle-ci, il en fut guéri » en quatre jours, après avoir bu, cha- » que jour, trois petits verres de ſon » Eau, dans laquelle il avoit fait entrer » moitié moins de marube, mais on avoit » ajouté avec le marube, environ un » quart d'once d'une poudre provenant » d'une ſimple nommée la Renouée, ap- » pellée ſelon le vulgaire, herbe de Co- » chon, avec un peu de ſucre candi. »

Pluſieurs filles incommodées par la ſuppreſſion des règles, outre les topi-

ques, ont bu, par jour, trois petits verres de cette Eau pendant un mois. Celles qui ont beaucoup pris d'exercice pendant ce temps, ſe ſont trouvé guéries; mais celles qui en ont uſé autrement, n'ont pas reçu le même avantage; ce qui prouve qu'il faut ſe donner du mouvement pour acquérir & entretenir la ſanté; les remèdes n'étant faits que pour aider la nature.

Selon l'Auteur de ce Remède, l'herbe de cochon, ou la poudre de ladite herbe, miſe avec de la viande pour faire du bouillon, guérit le flux de ſang, & aide beaucoup à chaſſer la fièvre & les laſſitudes; mais elle n'eſt pas propre pour le topique.

M. Freſſon poſſède encore un autre Remède duquel il a reçu, ainſi que beaucoup d'autres perſonnes, des ſecours au delà de ce qu'on en peut croire. Il ſoutient qu'il eſt le meilleur des Remèdes; il contribue beaucoup à préſerver des maladies d'apoplexie & léthargie. Voici en quoi il conſiſte.

Il faut faire mourir dans ſa main une Taupe mâle, parce que l'on prétend que la femelle ne fait pas tant d'effet, & la preſſer doucement, pour qu'elle languiſſe plus long-tems. Alors il eſt d'expérience que les doigts de cette même main, ont la faculté à l'avenir, en tâtant le pouls pendant un certain laps de temps, de chaſſer la fièvre & d'aider beaucoup à la digeſtion.

Lorſque monſieur Freſſon lui-même a entendu parler de ce Remède pour la première fois, il a cru qu'on lui en impoſoit; mais enfin il n'a pu refuſer de publier ſon efficacité après dix ans d'expérience, & après avoir été préſervé d'un ſecond accès de fièvre, tant par ce même tâtement de pouls, que par ſes attitudes. Il l'a également éprouvé envers différentes perſonnes de tout ſexe, attaquées de fièvres ardentes, accompagnées d'un pouls intermittant, & il a toujours réuſſi également dans toutes les occaſions, excepté dans les attaques

d'hydropiſie de poitrine, ou autres pareils ſignes mortels. On a obſervé en ſe tâtant le pouls, avec les doigts qui ont ſervi à étouffer cet animal, que le cœur faiſoit ſon battement avec plus d'aiſance, & qu'il ſe débarraſſoit plus facilement des humeurs qui l'empêchoient d'agir.

Il oſe avancer d'avoir ſauvé la vie à une femme âgée de quarante ans, qui eſt encore ſa voiſine, & qui venoit d'accoucher. On ne lui donnoit pas une heure à vivre. A ſon arrivée chez la malade, chez laquelle il avoit été appelé comme étant ſa parente, afin d'être préſent à ſa mort, ſuivant l'uſage qui ſe pratique dans cet endroit, il la trouva couchée dans ſon lit. Sa première attention fut d'en relever le chevet, pour que la malade fut comme aſſiſe, & qu'elle reſpirât moins d'air : il lui tâta d'abord le pouls; mais inutilement, car il ne put le trouver, ce qui le mit dans le cas de déſeſpérer de ſa vie; & ce ne

fut qu'après dix minutes que le pouls ſe fit ſentir : en conſéquence, il dit hautement à toute la famille, qui étoit en pleurs, qu'il répondoit de ſa vie. Ayant continué ce tâtement pendant un quart-d'heure, la parole revint à la malade, & il continua de temps en temps pendant quelques heures, en lui ordonnant de ſe moucher ſouvent & doucement, & de ne pas reſpirer par la bouche, afin de donner davantage de facilité aux eſprits vitaux de faire leurs fonctions.

Dès qu'elle fut hors de danger, il lui fit appliquer des compreſſes de ſon Eau ſur le front & ſur la tête, qui lui procurèrent une parfaite guériſon en peu de jours.

FIN.

A Monsieur

Vallée, L'aîné

Libraire

A Rouen

Recommandé à M. Guillemard